

Hélène Vial
Université Clermont Auvergne
helene.vial@uca.fr

L'univers selon les *Métamorphoses* d'Ovide, une interface sensible en proie à la contamination universelle

Tous les textes sont donnés dans la traduction de G. Lafaye pour la Collection des Universités de France aux Belles Lettres.

1. *Métamorphoses*, I, 1-4

Je me propose de dire les métamorphoses des corps en des corps nouveaux [*In noua fert animus mutatas dicere formas / corpora*] : ô dieux (car ces métamorphoses sont aussi votre ouvrage), secondez mon entreprise de votre souffle et conduisez sans interruption ce poème depuis les plus lointaines origines du monde jusqu'à mon temps.

2. *Métamorphoses*, I, 5-9 et 17-20

Avant la mer, la terre et le ciel qui couvre tout, la nature, dans l'univers entier, offrait un seul et même aspect [*unus [...] uultus*] ; on l'a appelé le chaos ; ce n'était qu'une masse informe et confuse [*rudis indigestaque moles*], un bloc inerte [*pondus iners*], un entassement d'éléments mal unis et discordants [*congestaque eodem / non bene iunctarum discordia semina rerum*]. [...] Aucun élément ne conservait sa forme [*nulli sua forma manebat*], chacun d'eux était un obstacle pour les autres, parce que dans un seul corps le froid faisait la guerre [*pugnabat*] au chaud, l'humide au sec, le mou au dur, le pesant au léger.

3. *Métamorphoses*, I, 21-25

Un dieu et une nature plus clémente mirent fin à cette lutte ; il sépara du ciel la terre, de la terre les eaux et il assigna un domaine au ciel limpide, un autre à l'air épais. Après avoir débrouillé [*euohuit*] ces éléments et les avoir tirés de la masse ténébreuse, en attribuant à chacun une place distincte [*dissociata*], il les unit [*ligauit*] par les liens de la concorde et de la paix [*concordi pace*].

4. *Métamorphoses*, II, 5-18

L'art surpassait la matière [*Materiam superabat opus*] ; car Mulciber y avait ciselé les flots, qui entourent la terre d'une ceinture, et le globe terrestre et le ciel qui s'étend au-dessus de ce globe. Les eaux ont leurs dieux azurés, Triton à la conque retentissante, le changeant Protée [*Protea [...] ambiguum*], Égéon pressant de ses bras les dos monstrueux des baleines, Doris et ses filles. On voit les unes nager, les autres, assises sur un rocher, sécher leurs verts cheveux, d'autres voguer sur des poissons ; sans avoir toutes le même visage, elles ne sont pas non plus très différentes [*facies non omnibus una, / non diuersa tamen*]. Elles se ressemblent comme il sied à des sœurs. La terre porte à sa surface des hommes, des villes, des forêts, des bêtes sauvages, des fleuves, des nymphes et d'autres divinités champêtres de toutes sortes. Au-dessus de ces tableaux sont figurés le ciel resplendissant et les signes du zodiaque, six sur le battant de droite, six sur celui de gauche.

5. *Métamorphoses*, I, 416-437

La terre enfanta d'elle-même les autres animaux sous des formes diverses, lorsque l'humidité qu'elle retenait encore se fut échauffée sous les feux du soleil, lorsque la chaleur eut enflé la fange et les eaux marécageuses, lorsque les germes féconds des choses, nourris par un sol vivifiant, se développèrent comme dans le sein d'une mère et prirent avec le temps des figures différentes. Ainsi, quand le Nil aux sept embouchures a quitté les champs inondés et ramené ses flots dans leur ancien lit, quand du haut des airs l'astre du jour a fait sentir sa flamme au limon récent, les cultivateurs, en retournant la glèbe, y trouvent un très grand nombre d'animaux ; ils en voient qui sont à peine ébauchés, au moment même de leur naissance, d'autres imparfaits et dépourvus de quelques-uns de leurs organes ; souvent dans le même corps une partie est vivante, l'autre n'est encore que de la terre informe. En effet, lorsque l'humidité et la chaleur se sont combinées l'une avec l'autre, elles conçoivent ; c'est de ces deux principes que naissent tous les êtres ; quoique le feu soit ennemi de l'eau, un rayonnement humide engendre toutes choses et la concorde dans la discorde [*discors concordia*] convient à la reproduction. Donc, aussitôt que la terre, couverte de boue par le déluge récent, recommença à recevoir du haut des airs la chaleur des rayons du soleil, elle donna le jour à des espèces innombrables ; tantôt elle rendit aux animaux leur figure primitive, tantôt elle créa des monstres nouveaux [*noua monstra creauit*].

6. Métamorphoses, XV, 252-260

Rien ne conserve son apparence primitive [*Nec species sua cuique manet*] ; la nature, qui renouvelle sans cesse l'univers [*rerum [...] nouatrix*], rajeunit les formes les unes avec les autres. Rien ne périt [*Nec perit [...] quicquam*], croyez-moi, dans le monde entier ; mais tout varie, tout change d'aspect ; ce qu'on appelle naître, c'est commencer une existence différente de la précédente ; mourir, c'est la terminer. Il peut se faire que les parties soient transportées de ci de là ; mais la somme de l'ensemble reste constante. Pour moi, je crois que rien ne peut subsister longtemps sous la même forme [*Nil [...] durare diu sub imagine eadem*].

7. Métamorphoses, I, 232-239

Épouvanté, il s'enfuit et, après avoir gagné la campagne silencieuse, il se met à hurler ; en vain il s'efforce de parler ; toute la rage de son cœur se concentre dans sa bouche ; sa soif habituelle du carnage se tourne contre les troupeaux et maintenant encore il se plaît dans le sang. Ses vêtements se changent en poils, ses bras en jambes ; devenu un loup, il conserve encore des vestiges de son ancienne forme. Il a toujours le même poil gris, le même air farouche, les mêmes yeux ardents ; il est toujours l'image de la férocité.

8. Métamorphoses, V, 632-636

Pendant qu'il m'assiège [*obsessos*], une sueur froide se répand [*occupat*] sur mes membres, des gouttes azurées s'écoulent de tout mon corps ; partout où je pose le pied il se forme une mare ; une rosée tombe de mes cheveux et, en moins de temps que je n'en mets à te le raconter, je suis changée en fontaine.

9. Métamorphoses, IX, 344-345 et 349-355

Je vis des gouttes de sang tomber de ces fleurs et leurs tiges s'agiter, secouée par un frisson. [...] Épouvantée, elle veut revenir sur ses pas et s'éloigner des nymphes qu'elle était venue adorer ; mais ses pieds avaient pris racine et adhéraient à la terre ; elle lutte pour les en retirer, mais elle ne peut mouvoir que le haut de son corps ; l'écorce monte lentement du bas, enveloppe peu à peu ses deux aines. À cette vue, elle porte la main à ses cheveux et cherche à les arracher ; sa main se remplit de feuilles ; des feuilles couvraient toute sa tête.

10. Métamorphoses, X, 820-832

Elle, elle s'efforce de se lever ; mais toutes les parties du corps qu'on fléchit en s'asseyant sont immobilisées chez elle par une pesanteur qui les paralyse. Elle lutte pour redresser sa taille et se mettre debout ; mais les jointures de ses genoux se raidissent, le froid se glisse jusqu'au bout de ses ongles et ses veines, où le sang n'arrive plus, se décolorent ; comme un cancer irrémédiable [*inmedicabile cancer*] se propageant étend en tous sens ses ravages et, après les parties infectées, gagne les parties saines, ainsi les glaces de la mort, pénétrant peu à peu dans sa poitrine, y barrent les canaux de la vie et de la respiration. Elle n'essaya point de parler ; l'eût-elle essayé, sa voix n'aurait plus trouvé d'issue ; déjà la pierre occupait la place de son cou, son visage s'était durci ; toujours assise, elle n'était plus qu'une statue exsangue ; la pierre n'était plus blanche : son âme l'avait noircie [*infecerat*].

11. Métamorphoses, IV, 373-388

Leurs deux corps mêlés se confondent et revêtent l'aspect d'un être unique ; quand on rapproche deux rameaux sous la même écorce, on les voit se souder en se développant et grandir ensemble ; ainsi, depuis qu'un embrassement tenace les a unis l'un à l'autre, ils ne sont plus deux et pourtant ils conservent une double forme [*nec duo sunt sed forma duplex*] : on ne peut dire que ce soit là une femme ou un jeune homme ; ils semblent n'avoir aucun sexe et les avoir tous les deux [*neutrumque et utrumque uidetur*]. Donc, voyant que par l'effet de ces eaux limpides où il était descendu l'homme il n'est plus mâle qu'à moitié et que ses membres ont perdu leur vigueur, alors, tendant les mains, mais avec une voix qui n'avait plus rien de viril, Hermaphrodite s'écrie : « Accordez une grâce à votre fils, ô mon père, ô ma mère, vous qui lui avez donné vos deux noms ; que tout homme qui se sera plongé dans cette fontaine ne soit plus homme qu'à moitié quand il en sortira et qu'au contact de ces eaux il perde soudain sa vigueur ! » Sensibles l'un et l'autre à cette prière de leur fils au double nom, les parents l'exaucèrent et répandirent dans la fontaine un suc impur et malfaisant.

12. Métamorphoses, X, 731-739

Elle répand sur le sang du jeune homme un nectar embaumé ; à ce contact, il bouillonne comme les bulles transparentes qui, au fond d'un borbier, montent à la surface de ces eaux jaunâtres. Il ne s'est pas écoulé plus d'une heure que de ce sang naît une fleur de même couleur, semblable à celle du grenadier, qui cache ses graines sous une souple écorce ; mais on ne peut en jouir longtemps ; car, mal fixée et trop légère, elle tombe, détachée par celui qui lui donne son nom, le vent.

13. *Métamorphoses*, VII, 199-209

Quand je l'ai voulu, les fleuves, entre leurs rives étonnées, ont remonté vers leur source ; j'apaise par mes chants les flots agités et j'agite les flots paisibles ; je dissipe et j'amasse les nuages ; je chasse et j'appelle les vents ; je réduis à l'impuissance par mes incantations la gueule des serpents ; j'arrache tout vifs à leur terre natale des rochers, des chênes, des forêts entières et je les mets en mouvement ; je fais trembler les montagnes, mugir le sol, sortir les mânes des tombeaux. Toi aussi, ô Lune, je t'attire jusqu'à moi en dépit des bronzes de Témèse qui diminuent tes souffrances ; mes chants font pâlir le char de mon aïeul, mes poisons font pâlir l'Aurore.

14. *Métamorphoses*, XIV, 403-411

Alors elle répand autour d'elle des substances pestilentielles et des sucus vénéneux ; elle invoque la Nuit, les dieux de la Nuit, l'Érèbe, le Chaos et elle adresse des prières à Hécate avec de longs hurlements. Les forêts (ô merveille !) bondissent hors de leur emplacement, la terre gémit, les arbres du voisinage pâlisent, l'herbe est trempée de gouttes de sang ; les rochers poussent de rauques gémissements ; les chiens aboient ; le sol est souillé de serpents hideux et dans les airs voltigent les âmes subtiles des morts silencieux.

15. *Métamorphoses*, XIV, 273-286 et 302-307

Sans perdre un instant, elle donne l'ordre de mêler ensemble des grains d'orge grillés, du miel, du vin capiteux, du lait caillé et elle y ajoute furtivement des sucus que doit déguiser la douceur du breuvage. Nous recevons les coupes qu'elle nous offre de sa main divine. À peine notre bouche desséchée par la soif les a-t-elle vidées, à peine la cruelle déesse a-t-elle de sa baguette effleuré nos cheveux (je ne puis le dire sans honte) que mon corps se hérissé de soies et que la parole me manque : au lieu de mots je ne fais plus entendre que de rauques grognements ; je me baisse vers la terre, la tête en avant, et je sens que ma bouche se durcit sous la forme d'un groin retroussé ; les muscles de mon cou se gonflent, mes mains, avec lesquelles je venais de saisir la coupe, me servent à marcher ; aussi bien que mes compagnons, victimes du même sortilège (tant est puissante la vertu d'un tel breuvage !) je suis enfermé dans une étable [...] À mesure que se déroulent ses incantations, nous nous redressons au-dessus de la terre ; nos soies tombent ; la fente qui partageait nos pieds en deux moitiés s'efface ; nous retrouvons nos épaules et au-dessous de nos coudes reparaisent nos avant-bras ; notre chef pleurait ; nous l'embrassons en pleurant nous-mêmes et nous restons suspendus à son cou ; nos premières paroles expriment toute notre reconnaissance.

16. *Métamorphoses*, II, 775-782

La pâleur siège sur ses traits ; tout son corps est décharné ; son regard n'est jamais droit ; un tarte livide couvre ses dents ; un fiel verdâtre remplit son cœur, sa langue est humectée de venin ; elle ignore le sourire, sauf celui que fait naître sur ses lèvres la vue de la douleur ; elle ne goûte jamais les douceurs du sommeil, tant elle est agitée par des soucis vigilants ; mais elle voit avec dépit les succès des hommes et se dessèche à les voir ; elle déchire et se déchire en même temps, et c'est là son supplice.

17. *Métamorphoses*, II, 798-800

Elle lui touche la poitrine de sa main couleur de rouille, lui remplit le cœur d'épines acérées, lui souffle une haleine pestilentielle, distille à travers ses os et répand au milieu de ses poumons un venin noir comme la poix.

18. *Métamorphoses*, XIV, 55-67

La déesse infecte à l'avance cet asile, elle le souille de ses poisons monstrueux ; elle y verse les sucus qu'elle a exprimés de racines vénéneuses et avec un obscur amalgame de mots inconnus elle compose un chant magique que sa bouche murmure trois fois neuf fois. Scylla arrive ; à peine est-elle descendue dans l'eau jusqu'à la taille qu'elle aperçoit autour de ses deux aines une hideuse ceinture de monstres aboyants ; d'abord, ne pouvant croire qu'ils font partie de son corps, elle veut fuir ; elle repousse ces chiens menaçants dont les crocs l'épouvantent ; mais elle a beau fuir ; elle les entraîne avec elle ; elle examine sa personne, cherchant ses cuisses, ses jambes, ses pieds, elle ne trouve à leur place que les gueules béantes d'une meute de Cerbères ; elle ne reste debout que grâce à ces chiens furieux ; elle voit au-dessous d'elle les croupes de ces animaux sauvages qu'elle retient assemblés par ses aines mutilées et par ses flancs qui dominent toute la troupe.

19. *Métamorphoses*, III, 194-203

Elle fait naître sur la tête ruisselante du malheureux les cornes du cerf promis à la longévité, elle allonge son cou, termine en pointe le bout de ses oreilles, change ses mains en pieds, ses bras en longues jambes et couvre son corps d'une peau tachetée. Elle y ajoute une âme craintive ; le héros, fils d'Autonoé, prend la fuite et, tout en courant, s'étonne de sa rapidité. Lorsqu'il aperçut dans l'eau sa figure et ses cornes : « Suis-je assez malheureux ! » allait-il s'écrier ; mais aucune parole ne sortit de sa bouche. Il gémit ; ce fut tout son langage ; ses larmes coulèrent sur une face qui n'était plus la sienne ; seule sa raison lui restait encore [*mens tantum pristina mansit*].

20. *Métamorphoses*, III, 463-468

Mais cet enfant, c'est moi [*Iste ego sum*] ; je l'ai compris et mon image ne me trompe plus ; je brûle d'amour pour moi-même, j'allume la flamme que je porte dans mon sein. Que faire ? Attendre d'être imploré ou implorer moi-même ? Et puis, quelle faveur implorer maintenant ? Ce que je désire est en moi [*Quod cupio mecum est*] ; ma richesse a causé mes privations [*inopem me copia fecit*]. Oh ! que ne puis-je me séparer de mon corps [*a nostro secedere corpore*] ! Vœu singulier chez un amant, je voudrais que ce que j'aime fût loin de moi [*abesset*].

21. *Métamorphoses*, XV, 871-879

Et maintenant, j'ai achevé une œuvre que ni la colère de Jupiter, ni le feu, ni le fer, ni le temps vorace ne pourront détruire. Quand il le voudra, que ce jour qui n'a de droits que sur mon corps mette un terme à la durée incertaine de ma vie : dans la meilleure partie de moi-même, cependant, je serai transporté, immortel, très haut au-dessus des astres, et mon nom sera ineffaçable. Aussi loin que s'étend, sur les terres domptées, la puissance romaine, je serai lu par la voix du peuple et pour tous les siècles, c'est par ma gloire que, si les prédictions des poètes comportent quelque vérité, je vivrai [*uiuam*].